





# **Le Courage du lièvre**

*Du même auteur :*

**Des pas sur le sable, Des rives**, suites poétiques, 2002, *MFB Productions*

**Le voyage du saumon, Le chemin du Nord**, poèmes et récit de voyage, 2004, *L'Orée*

**La mémoire embaumée**, roman, 2006, *L'Orée*

**L'insomnie des abeilles**, roman, 2008, *L'Orée*

**Un vent d'étoiles**, saisons poétiques, 2009, *Edilivre, collection coup de cœur*

**Le Secret de la buse**, roman, 2010, *L'Orée*

**De Brocéliande à l'océan**, randonnées poétiques, 2011, *L'Orée – Prix Charles Le Quintrec 2011*

*Egalement parus aux éditions l'Orée :*

**En cherchant la petite bête**, poèmes, Madeleine Mouget, 2005

**A l'orée des filières**, poèmes, Madeleine Mouget, réédition 2007

**Qui se souvient de John Woolfe ?** Drame aux 24 h du Mans, Michel Boixière et Michel Fournier, 2009

# **Le Courage du lièvre**

*Roman*

*Françoise BOIXIERE*

**L'Orée**

Illustration de couverture :  
Françoise Boixière

Graphiste :  
Michel Fournier – 02 40 58 27 97

[www.l-oree.org](http://www.l-oree.org)

*L'Orée (Collection Suspense en Armor)*  
*Belle Issue*  
*22170 Plerneuf*

*Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.*

*ISBN : 978-2-95255-636-1*  
*Dépôt légal :*

© L'Orée, 2012

## **Note de l'auteur**

Dans ce récit, entièrement écrit à la première personne du singulier, trois femmes différentes prennent la parole pour évoquer leurs sentiments et l'évolution de l'enquête : Isabelle, Yette et Elise Jaouen.

Chaque titre de chapitre inclut le nom de la narratrice afin que le lecteur s'y retrouve et sache quelle héroïne s'exprime à ce moment de l'histoire.

*De la mer aux menhirs,  
Des menhirs à la mer,  
La même route avec deux vents contraires  
Et celui de la mer  
Plein du meurtre de l'autre.*

Eugène Guillevic, Carnac,  
Editions Gallimard, 1961



## ***Naufrages de femmes***



## - L'arrivée d'Isabelle -

Une fois de plus, je suis restée sur le bord du chemin. Je commence à en avoir l'habitude mais c'est malgré tout très désagréable. Le scénario est toujours le même : je rencontre un homme, j'en tombe éperdument amoureuse, je vis avec lui quelques semaines de folle passion et, du jour au lendemain, tout s'écroule. La flambée s'étiole, il prend ses distances, puis ses clics et ses claques. Très vite, nous ne nous comprenons plus. Est-ce moi qui dysfonctionne ? Je suis abonnée aux feux de paille qui rôtissent un côté du cœur en laissant l'autre de glace. Vivre avec une moitié de cœur calcinée et l'autre congelée procure une sensation pour le moins étrange. Mon âme entre deux brûlures bascule sans cesse de l'hiver à l'été et ne connaît pas la douceur des saisons intermédiaires.

La dernière fois, j'ai essayé de revivre une histoire avec un de mes amours de jeunesse en me disant que, peut-être, il serait possible enfin de construire quelque chose de durable et ce fut pire que tout. Je savais, pourtant, qu'il est inutile d'essayer de bâtir sur des cendres, mais il avait tant insisté, il me promettait un tel festin d'étoiles que j'y ai bêtement cru. Au début, son écoute et ses attentions d'homme à présent mûr semblaient s'être affinées avec le temps. Quel leurre !

J'ai dû quitter la Touraine et ses éclats patinés et j'ai erré au hasard pour, finalement, jeter mon ancre ici, dans la baie de Saint-Brieuc. Peut-être que ce pays d'eau,

de granit et de vent étouffera la violence de mes incendies. Pour une fois, j'ai eu de la chance. J'ai trouvé à louer, en bord de mer, une petite maison de pêcheur appuyée sur un gros massif d'hortensias. Malgré sa situation idéale, à quelques mètres de la plage, le loyer est dans mes cordes, car l'habitation mal isolée laisse passer l'hiver tous les courants froids. Elle doit sûrement prendre l'eau les nuits de tempête, comme un navire mal caréné, mais ce n'est pas grave, au contraire. Je veux de l'eau en abondance, toujours plus de vagues et de pluie pour éteindre mon brasier.

Je suis arrivée en septembre, à la fin de la saison, à l'époque où les rayons rasants du soleil se coulent en flaques dorées sur les vitres closes. J'errais sans but sur le front de mer, ma valise à la main, pour m'emplir la tête d'effusions liquides et je suis tombée en arrêt devant cette vieille bâtisse. Le frais des couleurs me consolait de ma perte. J'aimais les tons ardoise glissés du toit jusque dans les flots et même la dent des récifs plantée dans le ciel. Ces bijoux bruts me changeaient du moelleux des pierres tourangelles où j'avais dispersé les cendres de mon dernier amour.

J'ai tout de suite su que cette maison m'attendait. Il me la fallait à tout prix, je ne pouvais pas aller vivre ailleurs. Ses volets fermés indiquaient qu'elle n'était pas habitée, mais aucun panneau ne signalait qu'elle était à vendre ou à louer. J'ai poussé le portillon entrouvert sur la rue. Le jardin de fin d'été, sec comme une feuille morte, n'était pas entretenu. Un fouillis de menthe sauvage, de

camomille et de marjolaine en avait profité pour prendre ses aises. Sous le soleil encore chaud de septembre, le terrain prenait des allures d'infusion géante où venaient s'enivrer de petites abeilles brunes. Leur bourdonnement actif dialoguait avec le souffle des marées. Je me suis sentie si bien que j'ai posé ma valise sur le perron et que je suis allée frapper à la porte de la maison voisine, son exacte jumelle. Je voulais en savoir plus sur la destinée de mon futur logis et le nom de son propriétaire pour aller le trouver de ce pas.

Une vieille femme d'allure revêche m'a ouvert et dévisagée avec un brin de méfiance. Ce fut ma première rencontre avec Juliette, que tout le monde appelait Yette, je ne sais pas trop pourquoi, car ce petit nom enfantin ne lui allait pas du tout. Ce jour-là, elle fut tout sauf cordiale.

- J'ai besoin de rien, votre collègue est déjà passée ce matin.

Je réussis de justesse à l'empêcher de me claquer sa porte au nez.

- Attendez madame, je ne viens pas pour vous vendre quelque chose, je voulais juste me renseigner sur la maison d'à côté. Elle m'intéresse. Savez-vous si je pourrais la louer ?

La bonne femme m'a regardée en silence de la tête aux pieds. Elle devait se demander s'il valait mieux me chasser tout de suite ou tâter d'abord le terrain. La curiosité, perceptible sous le ton rogne, finit par l'emporter.

- Ça dépend de ce que vous voulez en faire. Si vous venez ici pour des vacances, c'est possible. Elle n'est louée que l'été et la saison se termine, mais ça devrait intéresser Berthe d'en tirer un supplément de profit. Si c'est pour autre chose, déguerpissez.

Pour amadouer la vieille, j'ai pris mon air le plus respectable et j'improvisai à la hâte un mensonge plausible. Je devais absolument lui arracher l'adresse de cette Berthe. Dans l'espoir de toucher cette espèce de cerbère, je n'hésitai pas à en rajouter dans le pathos. J'avais remarqué plus d'une fois que le larmoiement bien dosé ne manquait pas d'attendrir les personnes âgées.

- Je n'ai pas de mauvaise intention madame, je vous assure. Je viens m'installer dans votre belle région pour des raisons personnelles et professionnelles. Mon compagnon m'a laissée tomber et j'ai perdu mon travail en Touraine. Il me menait tellement la vie dure que j'ai tout plaqué pour repartir de zéro ailleurs. Je suis tombée par hasard sur cette maison vide et je me suis dit que je pourrais l'occuper. Ne vous inquiétez pas, je ne compte pas m'incruster, juste le temps de trouver un appartement en ville. L'hôtel est vraiment trop cher pour moi... Aidez-moi s'il vous plaît.

Je n'avais pas mauvaise allure. J'aimais les vêtements sans ostentation, mais de qualité et, malgré mes traits chiffonnés, je faisais plutôt bonne impression. Les pensées devaient fuser sous son crâne têtu, oscillant entre le doute et l'envie d'en savoir plus. Visiblement incapable de trancher, elle me jeta mon os avant de me planter là.

- Après tout, c'est pas mes oignons, débrouillez-vous avec Berthe. Troisième maison à droite dans la rue Marivaux.

Je ne savais pas du tout où situer la rue Marivaux, ni dans quel sens la prendre pour trouver la troisième maison à droite, mais la boulangère du coin, habilement questionnée, se chargea de me renseigner.

Berthe, sensiblement du même âge que Yette, s'avéra d'un abord beaucoup plus accessible. D'un naturel aimable, elle aimait se répandre en lamentations sur les difficultés de l'existence. Sa pension de veuve de pêcheur lui assurait à peine de quoi vivre et la location de cette maison héritée de ses parents complétait ses revenus de façon substantielle. J'ai eu la patience de l'écouter sans l'interrompre et de compatir comme elle l'attendait à ses petits soucis. Un peu réticente au début, elle se laissa finalement convaincre de me céder le logement à l'année pour une somme modique. Encouragée par cette excellente prise de contact, je ne désespérais pas de le lui acheter un jour. Il m'avait vraiment tapé dans l'œil.

A présent, j'habite ici à plein temps. J'ai réussi à décrocher assez vite un poste d'assistante en intérim dans une boîte d'agencement. Rien de bien passionnant et un salaire de misère, mais j'ai gagné le droit à la respectabilité.

C'est ainsi que je suis devenue la plus proche voisine de Yette, tant par la proximité que par l'affection. Après des débuts difficiles, la vieille, sans doute convaincue par les louanges de Berthe sur ma bonne

tenue, m'a prise sous son aile. Ses attentions de mère poule m'agacent un peu, car elle surveille tous mes faits et gestes, mais sa sympathie m'a ouvert la confiance des gens du quartier où elle réside depuis toujours. Sa rugosité cache en fait un cœur d'or et elle aime se dévouer corps et âme aux amis qu'elle s'est choisis. Ici, c'est un personnage incontournable et nul n'ose attaquer ses protégés. Si elle n'était pas si intrusive, je crois que je serais comblée.

Le soir, après le travail, quand je ne suis pas chez Yette, à écouter ses histoires de marins, je passe de longues heures assise sur le banc de la cour pour méditer sur ma vie. La mer, toute proche, respire à travers mes poumons et me parle à son tour d'aventures ou de naufrages. Parfois, je descends jusqu'à la plage pour regarder le soleil se noyer au-delà des rochers. Je griffonne l'instant sur une feuille, de quelques traits rapides, avant de confier mes œuvres éphémères au bon vouloir des vagues.

Plus jeune, j'aimais dessiner sur de grandes pages cartonnées ma vision du monde et ma boulimie de sentiments. Au lycée, un professeur d'arts plastiques m'a initiée à l'aquarelle. La peinture à l'eau, souvent rebelle et difficile à fixer, convenait mieux à la fugacité de mes passions. J'avais acquis un bon niveau et on me prédisait un bel avenir d'artiste. Mais la violence de mes amours a eu raison de mes prétentions. J'ai remis depuis longtemps mes godets et mes pinceaux au fond d'un tiroir



et déchiré toutes mes toiles. Je n'ai ni le temps ni la disponibilité d'esprit qu'il faut pour peaufiner une œuvre. A quoi bon laisser aux hommes des vestiges de mon passage ? Le feu de mes unions ratées me brûle l'âme jusqu'à la trame et l'eau de mes chagrins en digère les cendres.

Parfois, submergée par une émotion, il m'arrive de succomber à la tentation de crayonner au vif d'une mine mal taillée. Aussitôt, la sensation d'inutilité qui régit aujourd'hui ma vie me pousse à la détruire. J'ai conscience de la part d'orgueil qui m'incite à commettre ce geste au fond éminemment vaniteux. C'est ma façon à moi de signer mes œuvres et de prouver que j'existe en revendiquant le droit de me fondre dans le vide. Je suis devenue la spécialiste des créations avortées et des beautés mort-nées.

Je regarde l'eau effacer mes empreintes sur le sable et sur le papier désagrégé par la houle. J'ai l'impression agréable qu'en avalant mes traces, elle me lave de mes souillures et de mes ratures existentielles. La tentation devient forte de m'immerger à mon tour dans sa force matricielle et de disparaître complètement. Mais quelque chose me retient, que je n'arrive pas à définir. Un instinct de survie plus fort que le néant ? La peur de passer à côté d'un destin auquel, pourtant, je ne crois plus depuis longtemps ? L'envie d'aimer encore malgré mes désillusions ?

Je recommence à convoiter un homme, même si je sais qu'une nouvelle liaison ne m'apportera aucun

bonheur. C'est un besoin viscéral contre lequel je ne peux pas lutter. La nuit est descendue sur la mer et ses digestions lentes. Demain, j'entrerai en action. Je n'ai pas le choix. Si je ne le fais pas, mon corps, mon cerveau, mon désir vont exploser en particules innombrables que même l'océan ne parviendra pas à engloutir.

## - Les interrogations de Yette -

Je n'en reviens pas, je vais bientôt avoir soixante treize ans ! Pendant tout ce temps j'ai vécu ici, affublée de ce surnom bizarre, Yette, dont j'ai hérité à peine sortie du ventre de ma mère. Je ne sais même plus comment je m'appelais au départ. A force de fréquenter les plages de la baie de Saint-Brieuc, parsemées à marée basse de rochers sombres, j'en ai pris la rugosité coupante. Comme la côte armoricaine qui m'a vue naître, j'aime me replier sur mon « quant à moi ». Je préfère à la douceur du sable, ratissé l'été pour le débarrasser de ses algues vertes, la rudesse des récifs où dorment des trésors.

Fin septembre, chaque dimanche, je pars à la chasse, en même temps que les tueurs de lapins dans les terres et ce, par tous les temps. J'aime le vent dans mes voiles, il me pousse hors de moi-même, loin de la routine des jours. C'est ma façon à moi de voyager et de tenir compagnie aux pêcheurs disparus en mer. Ici, le gibier est autrement plus abondant et facile à cueillir qu'en forêt. Ma gibecière se remplit vite de bijoux perdus par les touristes, de bois flottés aux formes étranges, que je polis pour en décorer mon intérieur, de coquillages à la chair de nacre qui, servis avec un vin blanc frais, constituent un délice.

L'automne venu, après le départ des touristes, je peux enfin confronter ma solitude à la solitude démesurée des marées. La mer et moi, nous nous comprenons parfaitement. Nous échangeons nos ressacs en un long

dialogue de vent et de pluie, ponctué par le cri des goélands. Tant pis si les gens me trouvent un peu bizarre et si ma façon de vivre les dérange ! Je me sens libre ainsi et je ne leur dois rien.

Je n'aime pas l'été. A la mi-juin, je dois abandonner mes ratissages pour de longs mois. Hors de question que je partage ma plage avec une armée de touristes ! Ils déballent sans vergogne leurs corps gras à la face du monde et roulent leur crasse dans les vagues avec un évident manque de respect.

Je déteste les humains en général, mâles et femelles confondus, leur suffisance, leur besoin de se prouver qu'ils ont toujours raison. La mer pense comme moi, même si personne n'a l'air de s'en apercevoir. De temps en temps, elle en avale un pour montrer son mécontentement. Mais rien à faire, cette bande de crétins revient sans cesse à la charge. A mon avis, la mer est trop bonne. D'une simple déferlante, une pichenette à l'échelle de l'univers, elle pourrait tous les emporter. Je me demande bien pourquoi elle s'en prive. A sa place, je n'hésiterais pas.

Elle l'a pourtant fait ailleurs, dans des pays tellement lointains que j'ai du mal à les situer sur une carte : la Thaïlande, le Japon... Je l'ai vu aux informations de 20 heures, à la télé. C'est la seule émission que je regarde avec « questions pour un champion ». Les journalistes ont donné un nom à sa colère, ils l'ont appelée « tsunami ». Il paraît que ça signifie « raz de marée » en japonais. La mer a ses raz de

marée comme moi j'ai mes ras le bol, encore un point qui nous rapproche. Pendant des jours, tout le monde a pleuré sur la disparition de centaines d'innocents et la misère de milliers de sans abri. Ce malheur m'a touchée moi aussi, je ne suis pas un monstre, et j'ai même donné un peu d'argent à la Croix Rouge pour venir en aide à tous ces pauvres gens. Mais je me suis dit aussi que ça devait arriver. Quand la mer se fâche vraiment, sa fureur est redoutable et elle frappe au hasard, sans faire de sentiments. Pour la mettre en rage à ce point, il a bien fallu que ces étrangers lui fassent subir un affront terrible. Elle y est quand même allée un peu fort. Elle n'avait pas besoin d'assassiner tant de monde pour montrer sa puissance. Je retourne souvent ces questions dans ma tête, lors des nuits de tempête, quand la sarabande du vent m'empêche de dormir et je finis toujours par revivre la disparition de Georges, mon pauvre mari. Même lui qui, pourtant, la vénérât autant que moi, elle ne l'a pas épargné.

Il a sombré avec son chalutier au large de Saint-Quay, voilà bientôt trente ans. Cette année-là, l'hiver avait été particulièrement tempétueux et jour après jour, la mer enfilait ses grains sur le collier du temps. Elle en a gobé des audacieux pendant ces semaines de grand vent fou ! Elle attirait sur ses reins les aventuriers du dimanche, fascinés par sa violence. Ils ne rêvaient que de la dompter. C'est vrai qu'elle était superbe, une vraie sirène sans états d'âme, qui se parait de ses plus beaux atours pour mieux les prendre dans ses filets. Une garce aussi magnifique

que cruelle. La Société Nationale de Sauvetage en Mer ne savait plus où donner de la tête et multipliait les appels à la prudence. Mais allez raisonner ces assoiffés de grand large que la roulure rendait malades de désir ! Ils prenaient un malin plaisir à aller naufrager dans la baie.

A cette époque, j'avais perdu la complicité bienveillante de mon amie de toujours. Je connaissais bien ses coups de gueule, indispensables pour rappeler les hommes à l'ordre, mais pas cette fureur à grande échelle. Je me suis longtemps demandé ce qui avait bien pu la fâcher à ce point. Sûrement pas Georges, le pauvre. Il était aussi taiseux que moi, l'aimait passionnément lui aussi et connaissait son affaire sur le bout des vagues. Parfois, il parlait d'un métier plus reposant, de balades paisibles sur la côte, loin des déferlantes et des coups de chien, d'un jardin ensoleillé où les abeilles viendraient butiner la fleur de ses semis. Est-ce pour cette petite trahison qu'elle l'a puni ? Si c'est le cas, elle lui a fait payer bien cher ses rêveries de terrien ! Comme si elle ne savait pas qu'il ne pourrait jamais se passer d'elle ! Je ne la pensais pas si possessive.

Mais je ne lui en ai pas voulu longtemps. Elle m'a rendu Georges au bout de quelques jours, après s'être calmée brusquement. Un matin de février, un groupe de promeneurs a retrouvé son corps échoué sur un lit d'algues brunes, à deux pas de la maison. Je l'ai enterré au cimetière du village, dans le caveau familial que je fleuris chaque fin de semaine. Il aimait tant les fleurs, nous communiquons à travers leur parfum.

Au fil du temps, son souvenir s'est délié comme une frange d'écume sur le rivage et les étapes de ma vie auprès de lui ont peu à peu fait écho au reflux des marées. Mon deuil s'est allégé jusqu'à me rapprocher de lui et favoriser entre nous un dialogue qui n'existait pas avant. Nous nous comprenons mieux, ainsi libérés du charnel et de la contradiction. Evidemment, je n'en parle à personne, surtout pas à notre fille, Valérie. Elle me prendrait pour une folle et serait bien capable de me coller dans un asile ou une maison de retraite, l'horreur absolue.

Bizarrement, aujourd'hui, j'ai moins de secrets pour Georges que de son vivant. Je lui raconte tout, c'est-à-dire pas grand-chose, juste les bouffées de mon silence et de ma solitude. Elles le nourrissent sous la terre et me rattachent à lui, pour le temps incertain où nous serons séparés, moi d'un côté du monde et lui de l'autre. C'est bien ainsi, nous y trouvons chacun notre compte. Les rituels de l'absence meublent le vide de mon existence et l'empêchent de se dissoudre complètement.

Le soir de mars profite de mes réflexions pour envahir le jardin. Le voilà qui rampe jusqu'aux potées de primevères sur le rebord des fenêtres. Il lisse le frisson des fleurs et se tapit sous les meubles. Les éclats du ciel, prisonniers dans les flaques d'eau, se couvrent d'un éclat terne. Ils ne vont pas tarder à disparaître, avalés par l'obscurité. Je sens la respiration de la mer derrière la barrière des toits. Elle exhale sur la grève des soupirs qui enflent au fur et à mesure que les couleurs s'estompent.

J'aime cette heure hésitante, à mi chemin entre le chien et le loup. Un bref instant, la nature se libère des contraintes du jour et de l'activité des hommes, comme si sa poitrine s'allégeait d'un poids. En dansant sur les récifs, la mer chante sa joie de participer à la ronde de l'univers.

Si je savais mieux m'exprimer, je crois que j'écrirais des poèmes pour donner vie à mes émotions. Mais je ne suis pas allée longtemps à l'école et je ne suis pas à l'aise avec les mots. Et puis, pour qui et pour quoi écrire ? Qui s'intéresserait aux élucubrations d'une vieille folle comme moi ? Alors, je garde mes poèmes bien au chaud dans ma tête ou je les confie au vent du large quand ils battent si fort des ailes dans ma poitrine qu'ils me font mal. Je les regarde s'envoler avec les goélands, au gré des embruns, et je me sens mieux.

On dirait que le halo des réverbères a envie de décrocher la lune. Le vent se fait joueur et ébouriffe les ombres de la haie de thuyas qui sépare mon jardin de celui d'Isabelle.

Cette jeune femme est pour moi un mystère. Elle vit là depuis seulement le mois de septembre et j'ai l'impression de la connaître depuis toujours. Elle se promène souvent seule sur la plage quand elle ne travaille pas. Je la regarde crayonner de loin sur de grandes feuilles blanches. J'aimerais bien voir ce qu'elle dessine, mais elle déchire en mille morceaux ses tableaux à peine finis et les jette à la mer. Au fond, je comprends son geste, je fais de même avec les poèmes que je n'écris pas.



Je ne sais pas grand-chose d'elle. Juste qu'elle vient de Touraine, qu'elle s'est séparée de son compagnon dans de mauvaises conditions et qu'elle n'a pas d'enfants. Je n'ai toujours pas compris pourquoi elle est venue s'échouer sur la côte bretonne à l'automne dernier. La rugosité de notre climat doit la changer de la douceur angevine ! Pourtant, elle s'est très vite fondue dans le décor et sa capacité d'adaptation m'a épatée.

Le jour où elle est venue frapper à ma porte pour me demander si la maison de Berthe était à louer, j'étais très réticente. Je l'ai trouvée gonflée de s'imposer ainsi à des inconnues et j'étais persuadée que Berthe l'enverrait promener.

Mais ma vieille copine s'est tout de suite entichée d'elle et je n'ai pas tardé à en faire autant. Elle n'est pas belle au sens où l'entendent la plupart des hommes, mais elle possède un charme indéfinissable, bien à elle, qui attire d'emblée la sympathie. Je crois que ce qui me touche le plus en elle, c'est sa solitude de femme abandonnée, lisible dans son regard de biche aux abois, battu par les vents de l'existence. Moi qui n'ai pas l'habitude de faire aussi rapidement confiance à une étrangère, je lui ai spontanément proposé mon aide, le jour même de son emménagement. J'ai suivi mon intuition, mon attirance instinctive pour sa pureté de diamant aux fêlures discrètes et je ne l'ai jamais regretté.

Isabelle possède à mes yeux une qualité sans égal, elle sait écouter. Les soirs de l'hiver passé, quand les déferlantes se brisaient sur la peur des hommes, elle me

rejoignait près du poêle à bois pour entendre mes histoires de naufrages. Chaque nuit de tempête, Georges sombrait à nouveau dans ma voix et sa disparition bouleversait la jeune femme elle-même en détresse. Alors, pour se consoler, elle me racontait les étés tourangeaux aux pierres blondes, qui ensoleillaient les abysses de mon vieux cœur. Mon rivage breton, balaféré comme un pirate, s'attendrissait devant les sourires de cette contrée aimable, aux rondeurs de belle femme.

Mais Isabelle ne s'abandonne jamais tout à fait, même dans nos moments d'intimité, à l'heure où la mer terrassée par la lune expire sur les rochers.

Les soirs d'octobre, avant l'arrivée des tempêtes, nous nous installions devant la maison, les mains jointes autour d'une tasse de tilleul trop vite refroidi par le vent marin, qui libérait des odeurs de menthe, de camomille et de marjolaine, poussées au hasard du jardin. Je les laisse essaimer à leur guise avant de les faire sécher à l'automne pour en parfumer mes tisanes. Je n'aime pas contraindre les plantes. Je les préfère libres, quitte à étouffer mes légumes brûlés par le sel.

Le mélange des arômes dans la douceur de l'air appelait aux confidences, mais Isabelle restait au bord de l'aveu. Je n'ai jamais réussi à connaître les vraies raisons de sa séparation et de sa venue en Bretagne. Ses motifs ne m'ont pas convaincue. Incompatibilité d'humeur, besoin de couper les ponts avec son ancienne vie pour se reconstruire ailleurs, autant de platitudes qui cachent un secret sans doute pénible. Son ex-compagnon était-il

violent, jaloux, volage ? A-t-elle fui la Touraine pour échapper à des menaces ou à un chagrin trop grand ? Et pourquoi cette femme d'une quarantaine d'années, manifestement bâtie pour mettre au monde des enfants n'en a-t-elle jamais eus ?

J'ai connu trop de drames pour ne pas soupçonner chez elle un vécu brutal, tissé de renoncement et de souffrance. Cette fraternité dans le deuil me la rend encore plus chère que son écoute. Mais nos soirées en tête à tête soulèvent un tas de questions qui m'ôtent le sommeil une bonne partie de la nuit.

Je n'en sais pas davantage sur son présent que sur son passé. Elle m'a juste dit qu'elle travaillait en intérim dans une boîte d'agencement de Saint-Brieuc et qu'elle n'y resterait pas longtemps. Mais elle ne parle jamais de ses collègues, de ses amours ou de ses occupations. Son emploi du temps semble aussi lisse que les galets de Martin Plage. Il coule de source, monotone et dépourvu de remous. Elle se cache derrière sa routine et prétend, pour m'amadouer, n'avoir aucune autre amie que moi. Si cet aveu me touche, il me laisse aussi sur ma faim.

C'est vrai qu'elle reçoit rarement et qu'elle s'absente très peu le week-end. Je n'ai jamais remarqué dans le coin une de ces silhouettes furtives qui trahiraient une liaison. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qu'elle fabrique et si elle ne s'est pas fourrée dans un nouveau pétrin. Je n'ose pas l'aborder de front, car je pressens que des questions indiscretes la fermeraient comme une huître et me priveraient pour

longtemps de sa compagnie. Malgré moi, elle m'est devenue indispensable et je ne supporterais pas de la perdre. Alors, je me contente de l'épier et de lui tendre des perches en espérant qu'un jour elle finira par s'en saisir.

Ce soir encore, je guette sa présence derrière les volets clos. Un rai de lumière se glisse dans une fente et vient décolorer le feuillage des hortensias. Un filet de fumée s'échappe de la cheminée pour essayer de rattraper les nuages, occupés à courser la lune. Elle s'est enfin décidée à faire du feu et elle a eu raison car en mars les nuits sont encore fraîches et ces maudits radiateurs électriques ne chauffent rien du tout, sans compter le prix que ça coûte.

Moi, heureusement, j'ai gardé mon vieux fourneau. Il a plus de trente ans, mais tire encore très bien. Chaque automne, j'achète mon bois pour trois fois rien à Gilbert, un de mes amis paysans, veuf comme moi, mon amoureux d'avant Georges. Pour le même prix, il me le coupe et me le livre à domicile. Le poêle ne chauffe que la pièce principale, abandonnant le reste de la maison à l'humidité et aux courants d'air. Mais peu importe ! Sous l'édredon de plumes hérité de ma mère, je ne les crains pas. Il m'abrite autant de la solitude que du froid.

J'ai envie de dire à Isabelle de venir passer la soirée avec moi. Il me reste un peu de camomille de l'été passé et je sais qu'elle en aime le goût. Elle doit trouver le temps long elle aussi, toute seule dans sa maison mal

chauffée. Et puis, j'ai encore tellement d'histoires à lui raconter et de vers à lui tirer du nez.

C'est décidé, je vais l'inviter. Je préfère le faire de vive voix que par le biais du téléphone, ce machin sans âme qui désincarne les expressions et les regards. Je m'engage dans l'allée menant chez elle quand un bruit de moteur dérange la paix du soir. Une voiture déboule dans la venelle mal éclairée et se dirige droit sur moi. Je pensais qu'elle s'arrêterait devant un de ces pavillons cossus qui, depuis un demi-siècle, poussent comme des champignons sur la côte, mais c'est de moi qu'elle s'approche, tous phares écarquillés. Je me ratatine sur le trottoir dans l'espoir de passer inaperçue. Des histoires de vieux, torturés à leur domicile pour leur soutirer de l'argent, me reviennent en mémoire. Et si je me faisais agresser là à mon tour, au seuil de cette nuit de pleine mer qui hésite entre lune et nuages ? Personne n'y verrait que du feu et on me retrouverait morte dans deux ou trois jours, ligotée dans mon fauteuil devant mon fourneau refroidi. Je n'ai pas du tout envie de finir comme ça et je n'en mène pas large. Mais le conducteur me dépasse tranquillement sans même m'accorder un regard. Je me redresse sur mes jambes flageolantes en me traitant de trouillard. Je dois me faire vieille et mon imagination commence à me jouer des tours. « Continue comme ça ma Yette et tu vas te retrouver en maison de retraite vite fait... ». Je n'ai plus qu'à rentrer chez moi et à avaler cul sec une bonne lampée de goutte pour me remettre de mes émotions.

Je me sens tellement soulagée que je ne me demande même pas ce que la voiture fantôme vient faire dans notre impasse et je manque de tomber par terre quand je la vois s'engouffrer dans la cour d'Isabelle, la dernière de la rue qui se termine en cul-de-sac. Elle se prolonge ensuite en un sentier de douaniers accroché à flanc de rochers entre deux haies de prunelliers et d'ajoncs. Les enfants du quartier l'empruntent pendant les vacances pour dévaler jusqu'à la plage.

Depuis mon jardin, je colle un œil inquiet au guichet de feuillages que j'ai aménagé dans la haie de thuyas. La silhouette d'un homme de haute taille se dessine dans la pâleur du soir étoilé de lueurs. Avec l'obscurité, difficile de dire s'il est brun ou blond, beau ou moche, blanc, noir ou multicolore. Pas de doute, dans l'entrebâillement de la porte vite refermée, je surprends un baiser sans équivoque. Ah ça c'est la meilleure ! Ma douce Isabelle, ma si patiente confidente a un amant et je n'en savais rien. La cachottière ! Voilà que j'en reste sans voix, elle a réussi à me clouer le bec. Il ne me reste plus qu'à me réfugier dans mon repaire pour ruminer en paix ma découverte. Je me sens trahie et abandonnée. Je croyais qu'elle me faisait confiance, elle aurait quand même pu m'en toucher deux mots. Je perds la boule ma parole, il y a encore six mois j'ignorais jusqu'à son existence et voilà que je me mets à demander des comptes ! Elle ne me doit rien... Mais j'ai beau essayer de me raisonner, je sais déjà que ma nuit sera blanche.



## Sommaire

### ***NAUFRAGES DE FEMMES***

L'arrivée d'Isabelle	11
Les interrogations de Yette	19
Les vents d'Isabelle	31
Le petit soleil de Yette	41
Yette et le tombeau du bunker	49
Le coup de fatigue de Yette	59
Le SOS d'Isabelle	69

### ***LA VEUVE ET LE CAPITAINE***

Les habitudes de Yette	75
Yette au commissariat	83
L'amnésie d'Isabelle	95
Les fissures d'Elise Jaouen	97
Yette et la femme clair-obscur	103
Elise, le lieutenant et la femme clair-obscur	113
Les déceptions et les espoirs de Yette	123
Les couleurs d'Isabelle	135

### ***LES CLAIRS-OBSCURS DE TOURAINE***

Les fragments d'Isabelle	139
Les cicatrices d'Elise Jaouen	143
Elise et la commère de Loches	153
Yette et l'ex compagnon	165
Les échos d'Elise	181
Elise au passé retrouvé	189



Yette et l'éconduit de Tours 199

***CHERCHER LA LUNE DANS LA MER***

Isabelle et la séduction de Morgane 217

Le vague à l'âme de Yette 223

Les inquiétudes d'Elise 233

Elise et la séductrice 243

Les épaves d'Isabelle 253

Elise chez Nora 257

Isabelle et la douleur de la mémoire retrouvée 271

Aveux à Elise 279

Yette dans l'ancre marin 291

Le dernier assaut d'Elise 295

Le miroir d'Isabelle 309

**Epilogue** : sous les rayons du petit soleil 313